

Recherches sociographiques



Denise HELLY, *Les chinois à Montréal, 1877-1951*

Louis-Jacques Dorais

Volume 29, numéro 2-3, 1988

Le monde rural

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056386ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056386ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, L.-J. (1988). Compte rendu de [Denise HELLY, *Les chinois à Montréal, 1877-1951*]. *Recherches sociographiques*, 29(2-3), 479–480.
<https://doi.org/10.7202/056386ar>

Denise HELLY, *Les Chinois à Montréal, 1877-1951*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, 315p.

Dans le quartier de l'Ouest de Montréal où j'ai grandi, la visite mensuelle «chez le Chinois» constituait un rituel auquel il me faisait toujours plaisir de participer. Après avoir empli un grand sac de coton avec les chemises et les draps sales de la famille, nous montions en voiture, mon père et moi, pour aller les porter à la buanderie de Jim Woo. L'atmosphère de cet endroit m'étonnait à chaque fois. Le propriétaire, toujours souriant, ne manquait jamais, en me voyant, de m'adresser quelques-uns des rares mots d'anglais qu'il connaissait (« You big boy, eh ! »), pendant que sa femme, une Québécoise francophone, venait prendre notre linge pour le porter à l'arrière de la boutique. Tout respirait la propreté : piles de draps repassés alignées sur les tablettes, vapeur s'échappant des grandes cuves, odeur de lessive. Quand venait le moment de payer, j'étais fasciné par l'habileté du buandier à manier l'abaque, le boulier compteur chinois. À chaque Noël, monsieur Woo donnait à ses meilleurs clients une boîte de litchis séchés. Année après année, nous entassions dans une armoire de la cuisine ces «noix chinoises» que nous n'osions pas manger, mais que ma mère, toujours économe, hésitait à jeter.

C'est en 1972 que j'ai vu Jim Woo pour la dernière fois. Sa femme m'expliquait alors qu'après plus de quarante-cinq ans de dur labeur, il songeait à prendre sa retraite, ce qui m'étonnait un peu, vu l'apparente jeunesse du personnage : taille svelte, mouvements rapides (on avait toujours l'impression qu'il courait), cheveux d'un noir de jais. Je savais pourtant que mon père faisait affaires avec lui depuis 1934, soit près de quarante ans.

Le livre de Denise Helly m'a fourni certaines clés pour comprendre la situation de monsieur Woo et de ses compatriotes, Chinois de Canton immigrés à Montréal à partir du dernier quart du XIX^e siècle. Fuyant la misère matérielle, ils ont d'abord gagné les villes de la côte Ouest (via, parfois, la Californie) pour ensuite traverser les Rocheuses, attirés par l'expansion industrielle des villes de l'est, mais aussi repoussés par le violent racisme anti-asiatique régnant alors en Colombie-Britannique.

À Montréal, la plupart des Cantonais se lancent dans la blanchisserie à la main, soit comme propriétaires, soit comme employés. C'est un domaine d'activités encore peu développé où, donc, ils n'ont pas à subir la concurrence d'entrepreneurs canadiens bien nantis en capitaux. Lorsque ce domaine deviendra saturé, certains d'entre eux ouvriront des restaurants (le premier restaurant chinois de Montréal date de 1900) ou même, pour les mieux nantis, se lanceront dans l'importation de produits asiatiques. La réussite économique n'est cependant pas la règle et les Cantonais de Montréal doivent travailler dur pour survivre. Ils se heurtent aussi au racisme ambiant et à la discrimination officielle.

Le gouvernement canadien craint en effet l'immigration chinoise et, à partir de 1885, il impose une taxe d'entrée aux Cantonais désireux de s'établir au pays. Le taux ne cessera d'augmenter jusqu'à ce qu'on interdise carrément aux Chinois d'entrer au Canada. Ce n'est qu'en 1951 que la loi sera abolie. Cette situation influe de façon majeure sur la vie quotidienne des Cantonais installés ici : très peu d'entre eux sont en mesure de faire venir leur femme et leurs enfants au Canada. La communauté chinoise de Montréal, comme celles des autres villes canadiennes, est donc à peu près exclusivement composée d'hommes seuls. En 1921, par exemple, on compte au Québec 2219 Chinois pour 116 Chinoises, soit un *sex-ratio* de 19,1 !

Le livre de Denise Helly constitue une étude très fouillée de l'implantation chinoise à Montréal entre 1877 et 1951. En quatre grandes sections, elle nous décrit tour à tour le processus de migration des Cantonais, leur percée économique dans les domaines précités de la buanderie, de la restauration et de l'import-export, la formation d'une communauté ethnique chinoise à Montréal (le *Chinatown*) et sa vie associative et politique. Il s'agit d'un travail de sociographie historique plutôt que d'une analyse théorique, mais l'auteur prend toujours bien soin de replacer tous les phénomènes et les événements qu'elle décrit dans leur contexte politique et économique, ce qui donne un sens à l'expérience cantonaise au Québec.

On pourra ne pas être tout à fait d'accord avec certaines interprétations de l'auteur. Est-il vrai, par exemple, que le développement d'une communauté chinoise à Montréal, avec ses espaces et ses référents socioculturels propres, soit uniquement dû à l'aliénation des Cantonais (par suite du racisme et des politiques économiques en vigueur à l'époque) de la vie de la société francophone et anglophone locale? Autrement dit, en l'absence de racisme et de pratiques discriminatoires à leur égard, ces immigrants auraient-ils renoncé à leur identité d'origine (organisation clanique, sentiment d'appartenance à une collectivité chinoise transcendant les frontières) pour s'assimiler à la société canadienne? Il est permis d'en douter. L'appartenance à une communauté ethnique n'est certes pas un état intangible, donné une fois pour toutes et lié à la nature des choses. Mais elle ne constitue pas non plus une simple réaction à des forces économiques et politiques externes.

Certaines questions qui se posent à la lecture demeurent sans réponse. Qui étaient ces quelques Québécoises qui, malgré les préjugés de l'époque, consentaient à épouser des Cantonais? Je n'ai jamais songé à interroger madame Woo sur ses antécédents.

La présentation matérielle du livre est attrayante : couverture élégante, iconographie abondante et intéressante. De nombreux tableaux statistiques, dans le texte ou en annexe, ainsi qu'une bonne description des sources consultées, viennent compléter les propos de l'auteur. En ce qui concerne sa forme, la seule faiblesse de l'ouvrage réside dans un style souvent rocailleux qui agace parfois. Malgré ses défauts cependant, il ne nuit pas vraiment à la compréhension. Le livre garde donc toute sa valeur et, à cette époque de néo-immigration chinoise (réfugiés sino-indochinois, immigrants venus de Hong-Kong), il est bon d'avoir sous la main cette synthèse historique sur la première communauté cantonaise à Montréal.

Louis-Jacques DORAIS

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*

Pierre ANCHIL et Gary CALDWELL (dir.), *Juifs et réalités juives au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 371p.

Ce livre témoigne de l'ambition fort louable de ses deux directeurs, alors principaux chercheurs du chantier « ethnique » à l'I.Q.R.C., de présenter les matériaux d'une analyse